

Extrait de *L'avenir, c'est les autres*, de Georges Millot. Ed. L'Harmattan, 2019, p. 68-69

La narratrice est Yvette, femme de cinquante-sept ans, aide soignante. Elle vit à Paris dans une chambre de bonne avec son fils Pierre. Celui-ci, lycéen de quinze ans, est passionné de littérature.

Ils sont en vacances à Mers-les-Bains, commune de la Somme en face du Tréport. Ces deux localités sont dominées par de hautes falaises calcaires. Et il se trouve que Pierre est fortement sujet au vertige.

1 À Mers, le camping est à mi-hauteur de la falaise. Pierre adore le paysage, descendre sur la plage de galets, contempler
inlassablement les modifications de couleurs sur l'eau et dans le ciel. J'attends plusieurs jours avant de lui proposer une
promenade en haut des parois calcaires. Je sais qu'une telle excursion pourra se transformer en épreuve pour lui.
5 J'effectue donc la randonnée en éclairceuse et m'assure que la route suit le bord de la falaise à plusieurs mètres de
distance, derrière une étendue de champs et de prairies. D'elle, on ne voit pas grand-chose de la mer. On a l'impression
d'une campagne très aérée. Le son même des vagues est estompé. Quant au chemin qui sinue plus près du vide, il offre
des sensations plus vives tout en préservant toujours un mètre de sécurité. Je décide de ne contraindre en rien mon fils,
mais de ne pas m'empêcher d'emprunter le sentier à ma guise. De la sorte, sa liberté et la mienne seront respectées.

10 À ma grande joie, Pierre accepte de quitter la route et d'emprunter le sentier. Ses jambes ne semblent pas flageoler.
Son ravissement devant l'espace à peine brumeux et à la grave musique des galets le soulève. Simplement, il longe au
plus près les haies de barbelés qui bornent les champs. Bientôt ma stratégie donne ses fruits : je me détache de mon
souci à son égard et je profite goulûment de ma promenade. À force d'entendre le flot au bas des murailles blanches, je
ne peux plus résister au désir de le voir se jeter la tête la première pour les effriter millimètre par millimètre. J'avance le
15 pied droit à l'extrémité du sol et penche mon buste au-dessus du puits gigantesque. La violence du son se réduit à une
mince frange d'écume qui ondule devant la pierre verticale et parfois, comme un serpent, lance ses anneaux sur elle. Des
goélands criaillent alentour et dessinent de vastes arabesques par-delà la vapeur du flot. Le spectacle est infime et
rassurant comme une estampe.

20 Quand je m'extrais de cette observation, je me recule et me retourne. Pierre est au sol, le menton dans l'herbe, les
yeux dirigés vers les tiges de blé, les doigts enfoncés dans la terre. Je le rejoins. Son expression met quelques secondes à
passer de la haine muette au soulagement. J'imagine les invectives à mon égard et au ciel qu'il a dû mentalement proférer.
Pourtant, il se redresse sans un reproche et nous achevons la promenade en silence. Devant le camping, je me permets
de passer ma vieille main sur les épis de blé à l'arrière de sa tête. Il sourit et me demande :

– C'était beau ?

Je réponds, en regrettant de ne pas posséder ses mots pour lui prêter ma vue :

25 – Oui, fiston. Et pour toi ?

Il ouvre les bras à l'horizontale, vers le ciel et le bas, hésite plusieurs fois à formuler sa sensation, lâche enfin, comme
s'il confiait la clé de son extase et de son trouble :

– Tout cet espace...

30 J'entends dans ce soupir la peur et l'attrait mêlés. J'ai eu raison de ne jamais le forcer à des leçons pour combattre le
vertige. J'aurais pu partir du principe qu'on est debout en équilibre devant n'importe quel vrai vide géographique. Je
n'aurais pas compris que le vertige n'engage pas seulement le sentiment de la hauteur au-dessus du sol, et qu'au fond
peut-être les êtres qui en sont victimes éprouvent le désir de se fondre enfin à l'espace ouvert devant eux, comme les
volatiles blancs quittent la falaise et étendent leurs ailes dans une autre dimension où le dessus et le dessous sont abolis.

35 Devant la tente, il a sorti son carnet et tente déjà de reproduire son expérience. Je fais le moins de bruit possible et le
regarde à peine pour ne pas le distraire. Cependant je vole quelques instantanés de sa méditation et il semble que l'espace
est entré tout entier dans sa tête, de sorte qu'il peint non pas un souvenir récent, mais une présence constante. Mon
Dieu, Pierre est-il la proie d'un vertige permanent, intérieur, consubstantiel ? Les falaises ne lui auraient donné qu'une
occasion matérielle de s'exprimer...

40 Qu'y a-t-il dans le cerveau de cet enfant qui ne perçoit pas la réalité comme tout le monde ? Ne va-t-il pas la perdre
un jour ? Le transistor fait entendre ses Beatles dans un air étrange qu'il adore, parlant, m'a-t-il dit, d'une jeune fille
appelée Lucie¹ dont les yeux ressemblent à des kaléidoscopes. Pourvu qu'il ne se drogue jamais ! Pourvu qu'il ne se
suicide pas ! Est-il heureux, mon amour ?

¹ « Lucy in the Sky with Diamonds », *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, EMI, 1967.